

Les installations de Jessica Stockholder (née en 1959) sont entièrement composées d'objets hétéroclites savamment assemblés et unifiés par la couleur. Sa mise en espace au Musée d'Art Moderne de Saint-Etienne Métropole ne doit rien au hasard.

Des câbles mollement affaissés débordent des murs. Des objets (pied de lampe, passoire, moquette...), extraits de leur modeste quotidien, se « travestissent » dans des mises en scène débridées. Des titres sans fin détaillent par le menu chaque installation. Mais cela ne saurait être qu'une longue litanie d'objets vernaculaires. L'artiste rejoint l'esprit facétieux d'Erik Dietman (« Comment prendre un tableau par le derrière » (1980), actuellement présentée dans les salles du Musée d'Art Moderne de Saint-Etienne Métropole), capable de piocher dans le réel comme dans un grand sac à surprises pour en extirper formes, couleurs, mots...

Jessica Stockholder se « bricole » ainsi un univers à mi-chemin entre abstraction et réalisme, construction et déconstruction avec ses « marqueteries » de tapis, raccommodages, tressages ou détricotages. L'artiste donne aux objets une valeur qui les dépasse en les asservissant à la peinture ; les barres placées en diagonale offrent de nouvelles lignes de fuite, ou agissent en aiguillon visuel, la moquette ou les rideaux d'un seul pan coloré se répandent du sol au plafond, les objets plastiques disposés dans une déclinaison de couleurs se répandent comme une pluie. Pour cette artiste, la sculpture est une forme de peinture. Son œuvre se joue des brillances, des matités, des patines artificielles ou clinquantes sur objets manufacturés. Le travail de Jessica Stockholder résulte du désir de donner à voir non pas une nouvelle image, mais une image de peinture, déchargée et guérie de ses symboliques qui l'étouffaient. Depuis l'esthétique Pop, la couleur n'a plus vraiment d'intérêt en soi, si ce n'est pour l'idéologie, l'image qu'elle véhicule. Elle est réduite à la surface plus ou moins lisse d'objets du quotidien ou industriels placés dans un espace d'exposition.

Pour l'artiste, « La peinture nie l'objet qui la porte et devient un objet en soi. Mais comme elle n'existe pas en tant qu'objet matériel il faut l'ancrer à quelque chose »<sup>1</sup>. L'objet choisi pour sa valeur colorée est par conséquent un « mal » nécessaire pour atteindre le sensible. Son œuvre de 2007 ainsi que sa première installation de 1983 (« In my father backyard ») expriment d'ailleurs son attirance pour la peinture suprématisante.

Jessica Stockholder ne se range donc pas du côté des adeptes d'une « esthétisation » du ready-made (pop artistes, nouveaux réalistes ...), contre lesquels Duchamp fulminait en 1962 : « Ce néo-dada, qu'il s'appelle nouveau réalisme, pop art, assemblage, etc., est une solution de facilité et vit de ce que dada a fait. Lorsque j'ai découvert les ready-mades, j'ai essayé de disqualifier l'esthétique. Dans leur néo-dada, ils ont pris mes ready-mades et y ont trouvé une beauté esthétique; je leur ai jeté un porte-bouteilles et un urinoir à la figure, comme un défi, et voici qu'ils les admirent pour leur beauté esthétique ! »<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Jessica Stockholder *Wide Eyes Smear Here Dear*, Silvana Editoriale, Ed. Musée d'Art Moderne de Saint-Etienne Métropole, 2012.

<sup>2</sup> Marcel Duchamp à Hans Richter, 19 novembre 1962, cité dans Hans Richter, *Dada : Art and Anti-art*, New York, Mc Graw Hill ed., p. 207.

L'artiste se situe davantage du côté des tenants de sa dimension critique, attachés à sa remise en cause des objets et des catégories de l'art au même titre que Jasper Johns ou Robert Rauschenberg. L'artiste concilie la méticulosité de l'un, dans une mise en scène toujours sur le fil, au principe des « combines » qui exprime sa vision chaotique du monde. L'œuvre semble tiraillée entre la tentation de vouloir dompter l'objet à la manière de l'anglais Tony Cragg dans « Stacks » (1975) - une œuvre constituée d'objets impossibles à empiler- , et la résignation de le voir s'émanciper de la volonté de l'artiste.

Sur ces questions, l'œuvre « Hollow places court in Ash-Tree wood (Creux cachés dans le bois de frêne) » ou « le labyrinthe » réalisés à partir d'un tronc d'un arbre séculaire du Connecticut présentés actuellement à l'Ecole nationale d'Architecture de Nantes apportent un embryon de réponse. L'artiste originaire de Vancouver a puisé dans l'art des totems et convoque ici une dimension mystico-religieuse. Les grumes recouvertes de graphismes obscurs, sont alignées au mur et placées sous la surveillance de deux étranges miroirs de surveillance, fichés d'une paire d'yeux. Hommage humoristique à la dimension symbolique des arbres considérés par les amérindiens comme les yeux du monde, l'œuvre en appelle à la force de la nature. Comme elle l'avait fait avec la couleur qui lui permettait d'atteindre « la force secrète des sensations » chère à Malevitch, elle s'empare ici de l'arbre pour se tenir à bonne distance de tous risques de produire des ready-mades « non assistés », des objets naïvement élevés à la dignité d'œuvres d'art dont les musées regorgent tant.

Alexandra Fau

### **Jessica Stockholder**

Musée d'Art Moderne de Saint-Étienne Métropole

23 juin - 30 septembre 2012

### **Hollow Places Court in Ash-tree Wood**

École Nationale d'Architecture de Nantes

FRAC des Pays de la Loire

Biennale de Nantes, 3ème édition

15 juin - 02 septembre 2012